

Nous avons laissé derrière nous notre pays plongé dans une obscurité familière et nous nous approchions de l'étincelante terre étrangère. « Que de lumière ! » s'écria ma mère, comme si c'était la preuve que nous nous dirigeons vers un avenir radieux. Les lampadaires ne diffusaient pas une lueur orange faible et tremblante comme chez nous, mais éblouissaient comme des phares. Ma mère, toute à son plaisir d'émigrer, ne vit pas les nuées de moustiques, de moucheron et de papillons de nuit qui voltigeaient autour des réverbères, y demeuraient collés, se débattaient pour rester en vie, jusqu'à ce qu'attirés par l'implacable lueur, ils se consument et s'écrasent sur la chaussée bien propre. Et la lumière aveuglante de la terre étrangère dévora aussi les étoiles.

À la caserne, un capitaine qui avait plusieurs défauts de prononciation nous interrogea. Il ne savait pas rouler les r, ni prononcer le ž, le l', le r', le dž, le ň, ni le ô, et il accentuait mal notre nom, si bien que je ne me reconnus pas. Il l'écrivit sur un formulaire et lui enleva toutes ses ailes et ses petits toits.

— Ici, vous n'avez pas besoin de tout ce tralala.

Il biffa aussi ma terminaison ronde, féminine, m'attribua le nom de famille de mon père et de mon frère, qui assistèrent, muets, à ma mutilation. Que pouvais-je bien faire avec ce nom masculin, tout dégarni ? J'étais frigorifiée.

Puis le capitaine s'appuya au dossier de sa chaise, satisfait :

— Est-ce que vous êtes venus vous réfugier chez nous parce qu'ici nous avons la liberté d'opinion ?

Nous ne connaissons pas cette expression. Devions-nous révéler notre opinion à cet homme pour qu'il accorde un lit et une couverture de laine à chacun ? Dire ce que l'on pense sème la discorde, ça vous rend solitaire, on vous met en cellule d'isolement.

Le capitaine attendit notre opinion en vain, puis il baissa la voix de façon suspecte :

— Quelle est votre croyance ?

Je craignais que mon père et ma mère ne scellent un pacte avec le diable et ne se mettent à parler de Dieu, mais Dieu merci, ils restèrent fidèles à eux-mêmes, et se turent.

Alors l'homme se tourna vers moi :

— En quoi crois-tu, jeune fille ?

— En un monde meilleur.

— Alors, tu es au bon endroit. Bienvenue chez nous !

Il m'adressa un clin d'œil et scella mon destin au moyen d'un tampon.

Une femme maigre nous conduisit à travers de longs couloirs. Son regard plein de pitié glissa sur moi. Je me retournai pour chercher la malheureuse à qui il s'adressait, mais le monde était vide. Cette femme, qui n'était ni fardée ni crépée, avait pitié de moi ! Je tâtai mon corps, il était encore entier. Je sentis tout à coup mon âme boiter sur le chemin qui menait à ma couche de réfugiée. Elle était paralysée. Et on nous distribua de rêches couvertures à carreaux. Dans la salle de gymnastique, nos compatriotes étaient assis sur des lits de camp. Je cherchai dans leurs yeux l'opinion dont ils voulaient se débarrasser, mais je n'y vis que des papillons de nuit aveuglés. Quand quelqu'un raconta des plaisanteries sur l'occupation, mon rire perdu resurgit pour se noyer aussitôt dans les larmes. Je pleurais la dernière plaisanterie en provenance de notre dictature. Désormais, nous étions censés vivre démocratiquement et sans humour. Mes compatriotes parlaient de pays inconnus, faisant des suppositions sur le meilleur endroit où vivre. Les couvertures

à carreaux dûment pliées, nous les laissâmes comme elles étaient, et levâmes le camp une fois encore.

Ce qu'il y avait d'insensé dans notre histoire, c'était que nos meilleurs amis nous avaient assailli et que nous avions échoué dans un pays ennemi en fuyant les troupes de nos alliés. Avant minuit, nous arrivâmes dans une ville. Nous eûmes droit à une chambre à nous dans un hôtel plein de réfugiés. On ne pouvait commander que le repas le meilleur marché, mais ce n'était pas mauvais, les mets les plus chers devaient certainement paraître tout aussi fades. Ici, les plats nationaux de la grand-mère étaient considérés comme malsains. La salade était coriace, mais il ne fallait pas en parler.

— Ne raconte pas de salades, disait le professeur au cours de langue.

C'est là que je me liai d'amitié avec ma compatriote Mara. Je lui enviais son soutien-gorge rembourré avec de la ouate. C'était une bonne copine : elle en vola aussi un pour moi. Après le cours de langue nous allions examiner les vêtements qui se balançaient à même la rue, livrés à eux-mêmes comme des filles étrangères, à la merci d'un enlèvement. Des femmes maigres et sérieuses, en pantalons de lin froissés, austères comme mon nouveau nom masculin, passaient à côté sans accorder l'ombre d'un regard aux minijupes en taffetas brillant et aux petites vestes de velours pailletées d'or.

Mara dit :

— Ce ne sont pas des femmes, sinon elles se précipiteraient sur ces fringues. Personne ne les veut, c'est triste.

Après que Mara eut fait honte à notre peuple, je lui écrivis à la maison de correction : « Chère Mara, c'est injuste que tu ne puisses pas voir les soldes. Les minijupes ont des étiquettes rouges comme des yeux rougis par les pleurs. »

Mara ne revint pas au bout de trois ans, mais de trois semaines. Les tribunaux soldaient les peines.